Compte rendu

Ouvrage recensé :

Isabelle Décarie : *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états*. Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2004

par Marc André Brouillette

Globe : revue internationale d'études québécoises, vol. 7, n° 2, 2004, p. 195-198.

DOI: 10.7202/1000867ar

Recensions

Isabelle Décarie

Fictions domestiques. La maison dans tous ses états.
Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2004.

Inscrit au cœur de chaque individu, l'univers domestique renvoie à une relation entre l'intérieur et l'extérieur, à une manière d'inscrire dans les lieux et les objets la superposition des sphères personnelle, familiale et sociale. Dans son essai intitulé *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états,* Isabelle Décarie se penche sur cet univers en s'intéressant plus particulièrement aux représentations contemporaines du domestique dans la culture et les arts. L'auteure interroge les ambiguïtés et les paradoxes qui se dégagent du rapport entre intimité et matérialité.

Dans les années 1960, au moment où la société de consommation bat son plein, la redéfinition du politique et du privé représente un important changement qui bouscule l'ordre ménager, les repères identitaires et la façon d'envisager l'intimité. Au cours de cette période, que l'on caractérise habituellement par le collectif et la rue, le rapport d'identification et de possession qu'entretient l'individu à l'égard des objets s'est pourtant resserré, comme une possibilité de reconfigurer sa propre cohésion personnelle. Face à cette nouvelle situation, sociologues et écrivains ont commencé à s'intéresser plus attentivement aux composantes de la vie privée. Évoquant notamment les travaux de Baudrillard, de Certeau et de Kaufman, Décarie rappelle comment de telles œuvres ont affirmé, à divers moments, l'importance des objets, des gestes et des habitudes dans ce qu'on appelle le « quotidien ».

Devant le désir affiché de ces travaux de circonscrire et de décortiquer l'univers domestique, la fiction offre la possibilité de réinventer cet univers en développant un discours qui peut faire fi de contraintes intellectuelles, sociales et morales. Pour l'auteure, « [l]e roman et la fiction

Karim Larose [éd.], « Recensions », *Globe. Revue internationale d'études québécoises,* vol. 7, nº 2, 2004.

pardonnent tout, permettent de tout dire » (p. 32). Cette liberté autorise l'exploration des dessus et des dessous, la présence de l'arbitraire ou encore l'expression des obsessions, trois traits que Décarie sonde dans les différents discours fictionnels sur lesquels elle appuie sa réflexion. C'est le cas de l'œuvre de Georges Perec, qui entretient une relation avec le domestique se caractérisant, selon l'essayiste, de la manière suivante : « Le familier, pour Perec, était le matériau premier de son œuvre, une matière rassurante, présente, simple, plaisante, toujours à la portée de la main, vouée à être utilisée comme un filet de sauvetage » (p. 100).

Les qualités associées à l'auteur de *La vie mode d'emploi* (sécurité, présence, simplicité, plaisir et proximité) forment un pôle positif, presque un idéal, pouvant se mesurer aux autres univers, sombres et complexes, qui retiennent l'attention de Décarie. C'est le cas notamment des rapports troubles que plusieurs écrivaines tissent dans leurs œuvres entre la maison et la maternité/famille. À ce propos, Décarie constate, chez Duras, que « la maison est un garde-fou, une digue qui retient la famille de la folie et la folie de la famille » (p. 65) ; chez Marie Darrieussecq, que « le domestique peut être le lieu d'un péril, de la perte de son autonomie » (p. 71) ; ou encore chez Marie-Pascale Huglo, que la maison, délaissée périodiquement par les enfants, devient pour la mère-célibataire « une enceinte à la fois déserte et suspecte » (p. 90). Folie, péril et solitude : le domestique surgit parfois sur un mode inquiétant et tragique, à l'image des personnages qui habitent ces lieux, mais aussi des lectrices et lecteurs qui plongent dans ces livres.

Cet essai expose fort bien comment les représentations du domestique reposent sur des expériences et des sentiments paradoxaux, que l'individu projette sur les lieux et les objets de son quotidien. Rappelant que « [la maison] a souvent été utilisée comme métaphore pour caractériser ce qui se trame dans nos esprits » (p. 56), Décarie s'inspire aussi des apports de la psychanalyse pour déceler la part d'équivoque prévalant dans la relation que chacun entretient avec l'habitat privé. Lieu de fantasmes dirigés vers l'autre et vers soi, la maison sollicite abondamment la vision, qui se déploie principalement dans le voyeurisme et la réflexion d'une image de soi. L'essayiste montre comment le voyeurisme se présente sous divers traits : il est parfois attisé, comme dans le film *Mon cher journal* de Nanni Moretti, où le réalisateur pénètre dans des villas bourgeoises sans en partager les images avec le spectateur ; parfois assumé mais contrôlé, comme dans le livre *Roland Barthes par Roland*

Barthes ; parfois partiellement assouvi, comme dans un documentaire sur Derrida où l'on voit le célèbre philosophe mangeant ses tartines chez lui. S'appuyant sur de tels exemples, Décarie conclut avec une lucidité grinçante que « regarder l'autre vivre mettrait en scène de nombreux fantasmes [...] qui nous conduit [...] à vouloir lire la platitude de ses gestes, jusqu'à la jouissance hystérique du médiocre » (p. 49).

Versant opposé et complémentaire au voyeurisme, la réflexion de l'image de soi est étroitement associée à l'univers domestique : « [toute habitation] nous renvoie, malgré nous, l'image et le son de notre existence » (p. 92), souligne l'auteure. Celle-ci en repère la manifestation dans l'œuvre de Symrin Gill, artiste d'origine malaise vivant en Australie, qui a photographié dans son pays natal le salon d'inconnus, cherchant ainsi à saisir, sous la forme d'un « autoportrait réifié » (p. 42), sa propre identité dans l'univers banal de gens anonymes. De même, pour l'écrivain Michel Tournier, qui vit dans un presbytère, le lieu qu'il habite est un prolongement de son corps, de sa personne. Ce lieu, comme s'il était sorti de l'écrivain, contribue à former une « image dédoublée de soi » (p. 73), un double dans lequel le géniteur-résident peut s'observer. Le domestique entretient un indéniable rapport au miroir : glace sans tain permettant de voir au-delà de la surface vitrée ou objet réfléchissant un désir d'existence.

Tous ces exemples, puisés ici et là, forment une mosaïque sur laquelle Décarie développe sa réflexion et analyse avec vivacité les ramifications de son sujet dans des démarches et des œuvres artistiques très variées. Cette dimension hétéroclite renforce l'idée d'une forte dissémination du domestique dans la production contemporaine. Selon l'essayiste, l'obsession du domestique est l'expression d'un sentiment de vide que l'individu cherche à combler en dirigeant son attention sur le menu et le banal. Ces derniers constitueraient les seuls champs dans lesquels l'individu se sent encore capable d'agir et de réagir. En ce sens, les œuvres fictionnelles écrites au cours des dernières décennies représentent amplement cette condition. Dans plusieurs de ces œuvres, observe Décarie, « la maison contemporaine, en caisse de résonance, fait entendre, dans les gestes les plus anodins de tous les jours, l'épanchement de la solitude, du vide créatif, de la page blanche, du trou noir » (p. 88) – à cet égard, l'exemple du roman *La télévision* de Jean-Philippe Toussaint est très bien choisi.

Par le biais de son sujet, l'ouvrage propose un regard implacable sur les paradoxes intimes qui animent aujourd'hui l'individu : quête d'identité, désir d'affirmation, réappropriation, identification, voyeurisme, délectation, dédoublement, possession, hantise – la liste s'inachève au fil des jours et des œuvres que l'on rencontre. Les sentiments de vide et de médiocrité constituent, selon Décarie, les deux principales sources de ces paradoxes qui renvoient l'individu simultanément à l'action et à l'inaction. Cette dualité s'incarne parfaitement lorsqu'on regarde la télévision, comme dans les photographies de Paul Graham commentées ici. Face à ces sentiments, l'attente apparaît comme « l'anti-projet d'une large part du corpus contemporain » (p. 109). Cette attente, sans être un salut, serait-elle un état permettant à l'individu de continuer à occuper une place qui, contrairement à l'idéologie mondialiste, semble se réduire sans cesse ? Il se dégage de *Fictions domestiques* une réflexion vivante et sombre à la fois, empreinte d'impuissance et de fascination, comme le formule cette phrase à la toute fin de l'ouvrage : « Les ondes de nos gestes domestiques ne touchent que ceux et celles qui sont enfouis avec nous dans l'espace noir de nos maisons » (p. 110).

En terminant, il serait impardonnable de ne pas mentionner que cet ouvrage procure un véritable plaisir de lecture redevable à une écriture déliée et précise qui ne se complaît aucunement dans la préciosité ou l'attrait du jargon. Mais la véritable surprise, qui contribue énormément à ce plaisir, est sans aucun doute les fragments de prose fictionnelle qui ponctuent l'essai et suscitent la joie de découvrir une véritable nouvelliste. Le sens du récit et le souci du détail sont magnifiquement mis au service d'un propos personnel. L'alternance pratiquée ici entre l'essai et la fiction permet une originale exploration de l'univers de la maison, « lieu équivoque de nos vies » (p. 110). Avec cet ouvrage, Isabelle Décarie a su entraîner son lecteur dans le dédale de « [s]on méli-mélo » et lui faire partager la conscience lucide avec laquelle elle aborde le présent.

Marc André Brouillette
Université Concordia